

1932 105

ANDRÉ GIDE, par Ramon Fernandez (Corréa).

Ramon Fernandez situe d'abord ce « franc-tireur » qui, se déroband sans cesse à sa définition, entend justifier son incohérence, et porte, à travers ses démarches successives, le souci d'une sincérité sans condition. Il montre cet éternel adolescent, reconstruisant pas à pas la vie humaine, et dressant à chaque étape la carte des lieux : d'abord enfermé en soi, puis rendu à la vie par le penchant même qui l'isole, prenant conscience à la fois de sa santé et de sa singularité, revendiquant sa place au soleil, en défense dès lors contre les vérités admises, et conduit tout à la fois par son tempérament particulier et une curiosité de naturaliste à l'observation des cas individuels, à l'étude des exceptions révélatrices, et aux multiples expériences, où ne l'abandonne jamais la lucidité critique d'un esprit non prévenu. Docile à tous les appels authentiques de ses sens et de son âme, prompt à se déraciner sans se renier jamais, préoccupé d'opposer à la morale traditionnelle une morale vivante et mouvante et contraint, pour rester fidèle à son moi ondoyant et divers, de ne jamais se conformer à soi-même, comment ne serait-il pas le non-conformiste par excellence ?

Ses vues éclairent l'évolution de Gide « faisant du symbolisme comme on fait ses gammes » s'incarnant en cet André Walter dont l'âme s'épuise à se détacher de la chair et ne saisit du monde qu'un système de correspondances, puis, rompant avec ses attaches chrétiennes, tout adonné, dans ses *Nouritures*, à son éducation sensuelle, décrivant dans *Paludes* sur un mode saugrenu la disponibilité pure, et dans les *Caves* l'acte gratuit. Ses nouveaux thèmes sont posés : des contraintes de sa jeunesse à sa liberté nouvelle, il n'est plus à Gide que d'osciller sans cesse, en ces notes et en ces récits où il approche peu à peu du roman.

« Le romancier est un Dieu qui dispose de la diversité du monde » Gide a pris au cours de cette progressive élucidation de soi-même et du monde la conscience d'une multiplicité que le roman lui permettra d'exprimer simultanément. Ainsi s'achèvera son installation complète dans la vie. Encore les *Faux Monnayeurs* seront-ils moins le roman pur qu'il envisage, que le drame de la création romanesque, un roman critique illustré par des créations vivantes.

C'est avec une lucidité franche et loyale que Ramon Fernandez traite le chapitre de Corydon. Rien de commun entre Proust et Gide : Proust est le peintre des tristes inversions, Gide exalte un penchant « naturel » qui trouve dans l'allégresse de la chair satisfaite, une preuve suffisante de sa légitimité. « Que chacun, tel que la nature l'a fait, tire le meilleur parti de soi-

même ». Et Ramon Fernandez met admirablement en lumière l'influence de ce penchant sur la destinée de Gide : une continuelle défaite de l'homme devant l'adolescent le contraint à rajeunir sans cesse, et sa fidélité même à l'adolescence, l'obligeant à changer d'amour, lui impose un perpétuel renouvellement.

Cet individualité généralise son propre cas et se souvenant de son enfance engoncée confond la liberté et la libération. C'est l'ivresse des commencements qui l'enchantent et la convalescence, poreuse à l'univers. Il nous propose le salut par « l'étrangement » : commencer, c'est vivre, continuer, c'est s'éloigner de la vie. Se délivrant des habitudes, Gide entend se déciviliser, revenir aux sources. Il recherche méthodiquement l'acte spontané, il met la réflexion au service de la gratuité.

Cependant le climat de sa jeunesse puritaine ne cesse pas d'exercer sur lui une attirance nostalgique, il oscille entre le christianisme et le paganisme, entre la fidélité morale et la passion de vivre. Non qu'il soit tourmenté par une inquiétude métaphysique. C'est par mimétisme et par sympathie qu'il renouvelle des expériences chrétiennes. Mais il refuse de sacrifier la nature aux exigences de Dieu. Il tend à dissocier de tous les artifices et de tous les faux-semblants qui le dissimulent, l'homme véritable.

J'ai tenté d'analyser ce livre; et je sais ce qu'une telle entreprise, s'agissant d'une œuvre où les nuances n'ont pas moins de prix que les thèmes, comporte de grossière simplification. Mais le moyen d'aborder un ouvrage critique sans essayer d'en faire un loyal exposé, dont on souhaite qu'il ne dispense ni ne détourne de la lecture même, mais bien plutôt y incite.

Ramon Fernandez a souligné la révolte première et les oscillations qui ont suivi. Sommes nous d'accord sur la courbe même de cette carrière intellectuelle, sur cette succession logique et passionnée ? André Walter refusait la chair : elle se venge par l'obsession puis se gorge des *Nourritures*, que Fernandez compare joliment à ces confitures arabes, dont les délices écœurent un peu. « Aussi bien, dès *Saül*, apercevons-nous la déchéance, l'évanouissement de la personnalité, qu'entraîne la non-résistance aux blandices ». Et je ne vois ni, dans l'*Immoraliste* l'apologie de l'égoïsme, ni, dans la *Porte étroite*, celle de la sainteté, mais dans le premier de ces récits « ce fruit plein de cendre amère », le danger de l'individualisme outrancier, dans l'autre, la sublime tromperie du mysticisme, où s'acharnait André Walter, où s'exalte Alissa. Ni le moi, ni les autres, ni l'âme, ni le corps ne se laissent impunément oublier. Mais Gide, en se délivrant des personnages contradictoires qui l'habitent, n'entend pas nous donner une leçon de sagesse moyenne.

S'il est en quête d'une discipline, c'est à condition qu'elle concilie sans les mutiler les diversités qui sont en lui, et qu'elle les domine sans les abolir. « Gide, écrit Ramon Fernandez, n'a jamais rencontré de héros cornélien, lesquels d'ailleurs, ne l'intéresseraient guère. » Je n'en suis pas si sûr. Alissa n'est-elle pas une sœur mystique de Chimène? L'Immoraliste n'implique-t-il pas la nécessité d'une contrainte? Et n'annonce-t-il pas l'Œdipe de Gide, cet Œdipe de Corneille, cherchant à jouir de son désespoir même, et prétendant échapper aux Dieux, par en haut?

Cet Œdipe, Ramon Fernandez a raison d'y voir une synthèse de la destinée Gidienne; mais il n'en marque pas, semble-t-il, les traits essentiels; il ne suffit pas de mépriser les masques, de commencer sans cesse, de ne jamais s'endormir dans le bonheur, de rejeter tout poids mort; il faut encore se dépasser en prenant élan contre soi-même, ou tâcher, au prix de sa souffrance, d'apporter aux hommes du bonheur, guidé par la raison et la pitié. Et la Préface de *Vol de Nuit* ne vante-t-elle pas « ce surpassement de soi qu'obtient la volonté tendue »?

Ainsi Gide rétablit la notion d'une contrainte ou d'un devoir. Mais il ne s'agit pas d'un ordre venu du dehors ou descendu des cieux, ni de nous vaincre en étouffant une part de nous-mêmes. C'est de la plénitude de l'être qu'émanera cette discipline, c'est sur la plénitude de l'être qu'il lui faudra prendre appui. Ce devoir dont il s'était affranchi, le voici réintégré, mais tout humain, sans impératif religieux ni social, imposé par l'individu à soi-même.

Courbe harmonieuse, où se fondent le doute méthodique de Descartes, l'authenticité ondoyante de Montaigne, l'exemple de Goethe. Goethe : comment ne point constater que le même départ les conduit aux mêmes parages? L'un et l'autre, pour leur jeune héros, choisissent la mort, et, pour eux, la vie; l'un et l'autre aboutissent, au delà du désordre, à la pleine possession de soi, à cette sérénité qui n'est point dessèchement, mais discipline de l'élan. Enrichissement, élargissement continu, depuis le narcissisme du début, jusqu'à ce *Voyage au Congo*, jusqu'à ces lettres où il apparaît bien qu'il s'intéresse de plus en plus, non seulement à lui et à l'homme, mais aux hommes.

Je me trompe, sans doute, du moins suis-je trop souvent d'accord avec Fernandez pour me tromper toujours, et là même où j'ai l'air de le rectifier, je lui emprunte. Ce livre riche excite, passionne, parfois accable. L'intelligence s'y exerce avec trop de vélocité pour ne point se complaire à ses exercices. Un esprit que rien n'empêche se livre trop aisément à une gymnastique abstraite et se joue trop librement parmi les problèmes, pour ne point multiplier les difficultés. Une critique subtile, industrieuse, arachnéenne tisse des toiles où le lecteur est pris, et la vérité, mais non pas toujours. Enfin, oserons-nous dire, Gide a condamné « l'insupportable assimilation de l'obscurité à la profondeur. » Il y a de l'injustice à rappeler ici ce propos. Les formules heureuses ne se comptent point, ni les vues et les développements excellents. Mais pourquoi tant de jargon philosophique où suffisait sans doute la langue même de Gide, qui est celle de l'honnête homme?

Marcel ABRAHAM.